

Description d'un parcours Le nom d'Oury

Identification :

Marc DEVRESSE, années scolaires 03-04/04-05, Centre scolaire Saint-Martin Seraing, troisième degré de qualification.

Références

Programme du 3^e degré de qualification technique :

- **Fiche 2 Rédiger et/ou dire un texte d'expression personnelle** (séquence 3)
Objet à écrire: partir d'un autre texte (poursuite d'un récit qui ici se fera sous la forme d'une correspondance imaginaire cf. Fiche 3)
Objet à lire: le texte littéraire
Apprentissages:
 - Solliciter la mémoire, l'inventivité
 - Repérer des caractéristiques des genres (séquence 2).
 - Recourir à des figures de style et à des formes liées aux genres, développer le bagage lexical, ...
- **Fiche 3 Lire un texte (littéraire), construire des réseaux de significations pour répondre à des questions suscitées par la lecture du texte, porter une appréciation personnelle, faire part de sa lecture** (séquence 2)
Objet à lire : la nouvelle
Médiation : réécriture (correspondance imaginaire)
Apprentissages:
 - Construire activement des significations en reliant des indices et en mobilisant des ressources variées : repérage d'informations explicites, inférences, construction d'hypothèses ; repérage de caractéristiques liées aux grands genres littéraires, analyse du travail de l'écrivain sur la langue et des effets produits
 - Identifier les lieux du texte qui posent des problèmes de compréhension ou suscitent des interprétations
- **Fiche 4 Conduire une recherche documentaire** (séquence 1)
Objets à lire : documents divers issus du Web
Objet à produire : le dossier-outil
Apprentissages :
 - Rechercher et lire des documents : utilisation de moyens de recherche, modes de lecture variés (survol, sélective...)
 - Sélectionner et traiter l'information : recours à des procédures de sélection et d'hierarchisation des informations, comparaison des documents...

Prérequis :

- principes de base de la correspondance
- recherche sur le Web

Avertissement

Le sujet de ce parcours (le conflit israélo-palestinien) peut se révéler polémique en fonction de l'actualité ou des publics concernés.

Plan du parcours

Réagir à la lecture d'un texte en variant les points de vues et les finalités

Séquence 1 : constituer un dossier-outil permettant de comprendre le texte lu dans la séquence suivante



Séquence 2 : ÉCOUTER/Lire la nouvelle *Le nom d'Oury* de N. Malinconi et en résoudre les problèmes de compréhension et de genre qu'elle pose



Séquence 3 : ÉCRIRE la lettre d'Oury

N.B. On pourrait imaginer commencer directement le parcours par une première lecture de la nouvelle. Les problèmes de compréhension générés par le manque de connaissances historiques et politiques finaliseraient alors directement la recherche d'informations menée dans la séquence 1. A l'enseignant de juger l'ordre le plus pertinent en fonction des motivations et capacités de lecture de ses élèves.

Descriptif du parcours

Séquence 1 : constituer un dossier-outil permettant de comprendre le texte lu dans la séquence suivante

Mise en situation

La complexité de la problématique du conflit israélo-palestinien justifie amplement la constitution d'un dossier-outil qui permettra de bien comprendre le texte de N. Malinconi quand il sera abordé en classe.

Dans un premier temps, le professeur demande aux élèves de noter sur un post-it trois mots auxquels ils pensent quand ils entendent le mot « juif ». L'opération est répétée avec le mot « palestinien ». Un affichage est réalisé au tableau avec un classement par sous-thèmes (par ex. « culture », « religion », « dénomination », etc.). Le but est de mettre à jour les représentations que se font les élèves de ces deux concepts. La présence de mots comme « Israël », « Auschwitz », « arabe », « musulman »,... donnera déjà l'occasion au professeur de baliser le champ de la recherche qui s'annonce. C'est aussi l'occasion de poser l'une ou l'autre question-problème : peut-on être arabe et israélien ? musulman et israélien ? L'échange manifesterait probablement un déficit d'information que la constitution du dossier-outil va pouvoir combler.

NB : Petit jeu : en annexe 4, une série de photos sont proposées. Le seul Arabe, c'est le personnage de la première photo. Le Noir est un Falasha (Juif d'Éthiopie).

Pratiquer 1

Dans un second temps, les élèves sont donc amenés à constituer un dossier-outil en utilisant les ressources d'Internet. Il est important que la recherche soit orientée par une série de questions que reçoivent les élèves et auxquelles ils doivent trouver des réponses :

Qu'est-ce qu'un juif ?

Qu'est-ce qu'un Israélien ?

Qu'est-ce que Tréblinka ?

Quand a été fondé l'État d'Israël et pourquoi ?

Qu'est-ce qu'un arabe ? un palestinien ? un musulman ?

Quels sont les conflits qui ont opposé Israël à ses voisins ?

Qu'est-ce qu'un keffieh ?

Analyser 1

Au cours de l'élaboration du dossier-outil, le professeur prévoit des moments d'échanges sur :

- les diverses procédures de recherche utilisées,
- les résultats obtenus et les difficultés rencontrées,
- la sélection des documents et des informations,
- l'identification de la situation de communication des documents sélectionnés (genres de textes, la fiabilité des sources, ...)

Réinvestir 1

Les élèves rassemblent et organisent les informations récoltées répondant aux questions posées.

Le niveau d'information atteint pas les élèves doit les aider à comprendre le texte de Malinconi abordé dans la séquence suivante.

Séquence 2 : Ecouter/Lire la nouvelle *Le nom d'Oury* et en résoudre les problèmes de compréhension et de genre qu'elle pose.

Pratiquer 2

Dans un premier temps, le professeur procède à une lecture du texte de N. Malinconi (version tronquée : sans le dernier paragraphe). La lecture commence directement, sans aucune indication sur l'auteur, ni le contexte (autrement dit, à partir de *C'est arrivé au printemps*).

Les élèves répondent par écrit à une série de questions :

- Qui parle ?
- Qui est Oury ?
- Qui est Samir ?
- Quel est le secret qui est révélé à Oury ?
- Pourquoi ce secret est-il révélé à ce moment ?
- Pourquoi Oury est-il épouvanté par cette révélation ?

Ces cinq questions permettent de dégager les lignes essentielles de cette histoire :

La narratrice (une Israélienne juive) a trouvé une vingtaine d'années auparavant un bébé palestinien « oublié » dans sa maison pas sa famille qui fuyait les combats lors de la première guerre israélo-arabe. Elle a caché sa découverte, a élevé cet enfant comme son propre fils. Vingt ans après, les parents du bébé reviennent (ils sont autorisés à le faire), ce qui conduit la narratrice à révéler à son fils adoptif sa véritable identité. Ainsi Oury, de son premier prénom Samir, découvre avec horreur que sa mère n'est pas sa mère et qu'il a combattu son propre peuple.

A ce degré de compréhension, de nombreux élèves expriment souvent leur émotion.

Analyser 2

Dans un deuxième temps, le professeur donne aux élèves le texte tronqué (et toujours sans aucun paratexte). Il est relu et la compréhension est affinée par des échanges oraux.

Il me paraît important de mettre en évidence des traits de caractère des deux personnages. La narratrice a vis-à-vis de la guerre une attitude empreinte d'humanité (elle a déjà beaucoup souffert dans sa vie). Une sagesse nourrie de l'expérience, en quelque sorte. Elle ne voit pas les Palestiniens comme des ennemis, mais comme des gens qui souffrent aussi. Elle fait

preuve d'empathie (comme quand elle accueille la mère de Samir). Oury est tout différent. Sa jeunesse le pousse à plus de rudesse. Il cultive un sentiment de supériorité et considère la Palestinienne qu'il trouve chez lui avec mépris (« Qu'est-ce que c'est que ça ? »).

C'est le moment aussi de poser la question du genre de texte auquel nous avons affaire. Il s'agit d'un récit, à la première personne. S'agit-il d'un récit autobiographique ? Pour répondre à cette question, il faut bien sûr que les élèves disposent de la compétence nécessaire dans ce domaine, sans quoi il faudra prévoir un apprentissage préalable. S'ils possèdent déjà cette compétence, les élèves feront sans doute observer qu'en l'absence d'informations complémentaires sur le texte (permettant d'établir l'existence d'un pacte autobiographique), il est impossible d'affirmer qu'il s'agit d'un récit autobiographique, même s'il en a certaines caractéristiques. Le professeur peut alors donner les informations paratextuelles jusqu'alors occultées :

- Le texte d'introduction : *Nicole Malinconi, romancière qui publia en 1986, aux éditions de Minuit, Hopital Silence, nous a envoyé ce récit, inspiré des récents évènements en Cisjordanie. « J'ai écrit ceci d'après un témoignage d'un ami palestinien », nous dit-elle. Nicole Malincoli vient d'achever un autre roman, L'Attente, qui paraîtra prochainement chez Jacques Antoine.*
- la référence bibliographique : parution dans la rubrique « Carte blanche » du Soir le 01/11/1988.

Qu'en déduisent les élèves ?

- Que l'auteur n'est pas le « je » du récit : il ne s'agit donc pas d'un récit autobiographique. Qui plus est, les informations dont dispose l'auteur proviennent d'une seconde source (*d'après un témoignage d'un ami palestinien*), de sorte qu'entre la réalité et le texte censé la transmettre, il y a un double miroir déformant (du témoin d'abord, de l'auteur ensuite). Ces constatations faites, le professeur peut demander aux élèves de relever ce qui, dans le texte, est apporté par l'auteur au détriment de la pure vérité. L'énumération risque d'être longue ! Comment Nicole Malinconi connaîtrait-elle les mots exacts prononcés par la narratrice ? Comment aussi peut-elle connaître ses pensées, par exemple à propos de l'odeur de la maison ? Ainsi, les élèves sont amenés à identifier ce texte, si particulièrement émouvant, comme une construction littéraire. Il est de nature bien plus fictionnel que factuel. Vaine préoccupation formaliste ? Non. Il y a là, à mon sens, un enjeu important. Quand je propose à des élèves un choix de lectures, j'entends très souvent la question suivante : « Est-ce une histoire vraie ? ». Ils expriment ainsi leur critère de qualité. « C'est bien mieux si c'est une histoire vraie... ». Avec *Le nom d'Oury*, nous avons l'occasion de leur montrer que c'est un faux problème. Sur la vérité historique sèche, Nicole Malinconi a posé une tranche fictionnelle qui donne toute la saveur dramatique de ce récit.

Suivant le niveau de la classe et les difficultés de compréhension que le texte pourrait encore poser (il peut en effet subsister des zones d'ombre), le professeur demandera aux élèves de réaliser le travail suivant :

« Établissez la biographie de la narratrice d'après les informations que donne le récit. »

Voici ce que cela pourrait donner :

Pendant la deuxième guerre mondiale, la narratrice, une juive, est arrêtée et envoyée dans le camp de concentration de Treblinka.

Elle survit mais perd toute sa famille, et notamment un enfant, qui s'appelait Oury.

La narratrice décide d'aller vivre en Israël, probablement en 1947 (Israël n'existe pas encore en tant qu'Etat).

Un an après, l'État d'Israël est créé et la première guerre israélo-arabe commence (1948). C'est à ce moment que la narratrice trouve un bébé palestinien « oublié » par ses parents en fuite. Elle le garde, l'appelle Oury et l'élève comme son fils (son secret).

1967 : guerre des six jours entre Israël et des pays arabes. Oury qui a bientôt vingt ans fait la guerre et en revient sain et sauf.

1968 : des Palestiniens peuvent revenir dans les territoires qu'ils ont fuis en 1948. Les vrais parents d'Oury le recherchent et retrouvent leur maison. La narratrice leur révèle son secret. Elle apprend que le premier prénom d'Oury était Samir. Oury aussi découvre la vérité.

Réinvestir 2 = Séquence 3

L'exercice d'écriture proposé dans la séquence suivante va permettre aux élèves de réinvestir tout ce qu'ils ont acquis en termes de compréhension de l'histoire d'Oury.

Séquence 3 : ÉCRIRE la lettre d'Oury

Pratiquer 3

Les élèves réalisent au brouillon un exercice d'écriture. Voici les consignes de l'exercice : « Tu es Oury. Tu viens de découvrir avec horreur le secret de tes origines. Sous le coup de l'émotion, tu t'es réfugié dans une chambre d'hôtel. Tu décides d'écrire une lettre à ton ami Samuel, que tu as connu pendant la guerre. Tu lui racontes ce qui s'est passé et ce que tu as l'intention de faire. »

Analyser 3

Lecture à voix haute par les élèves qui le souhaitent d'extraits de leur lettre. ÉCHANGES à partir des premiers jets réalisés sur les problèmes rencontrés :

- Fonction référentielle mal maîtrisée : certains élèves ne se rendent pas compte qu'il est nécessaire d'expliquer clairement ce qui s'est passé, sans quoi l'ami, Samuel, ne comprendra pas grand chose. Quelles sont les informations essentielles ? Comment commencer ? Par le début, en suivant la chronologie des événements ?
- Changement de point de vue hésitant : on est toujours dans une focalisation interne, mais on change de personnage. Il y a donc des informations qu'Oury ne peut savoir (par exemple ce que ressentait sa mère quand elle était entrée dans la maison abandonnée). L'élève doit en tenir compte.
- Fonction émotive sous-représentée. Les élèves ne sentent pas assez la nécessité de « remplir leur texte d'émotion ». Bien sûr, cela s'explique par la distance qu'il y a entre eux et la situation d'Oury. Il n'est pas évident de « se mettre dans la peau d'Oury et d'exprimer sa souffrance ».
- Idem pour la fonction poétique : les textes sont avares en procédés stylistiques.

La discussion sur ces premiers jets est mise à profit pour définir les critères de réalisation de la lettre définitive.

Élaboration collective d'une grille d'autoévaluation

GRILLE D'AUTOÉVALUATION DE LA LETTRE D'OURY A SAMUEL

Critères	Indicateurs	
Les caractéristiques du genre: la lettre		
Présentation matérielle de la lettre	<i>Choix d'un support adapté</i>	
	<i>Respect de la disposition spatiale des composantes de la lettre</i>	
Les intentions de communication		
La lettre doit informer clairement le destinataire de la situation d'Oury		
Présence des informations essentielles	<i>Les informations données par Oury à son ami doivent effectivement lui permettre de comprendre ce qui est arrivé à Oury.</i>	
	<i>La lettre doit expliquer clairement le choix d'Oury à la suite de cette révélation: retourner chez sa mère (laquelle?), partir (où), se suicider...</i>	
La lettre doit exprimer une souffrance, une émotion intenses. Cette émotion est traduite par		
un lexique relevant de l'émotion	<i>Utilisation de mots relevant du champ sémantique de la douleur</i>	
un style relevant de la fonction poétique	<i>Utilisation de quelques procédés relatifs à la fonction poétique du langage</i>	
Le respect des normes langagières		
La ponctuation		
La syntaxe		
L'orthographe		

Comment aider les élèves à améliorer leur texte initial? À ce stade de la séquence, plusieurs pistes peuvent constituer un dispositif de guidance varié pour les élèves

1. Un inventaire d'expressions

En annexe 2, le lecteur trouvera un petit inventaire d'expressions trouvées dans des travaux. Certaines feront sourire, comme celle en complet décalage où il est question de Coca-Cola. D'autres sont tout à fait à propos. Mais la question reste : comment, par un travail préparatoire aider les élèves à entrer dans leur travail de rédaction ? J'ai pensé qu'il fallait retourner vers les auteurs. En annexe 3, le lecteur trouvera plusieurs extraits d'auteurs avec quelques suggestions d'exploitation.

2. Une recherche d'ordre lexical

Il peut être utile aussi de faire avec les élèves une recherche du champ sémantique de la souffrance. J'ai retenu la liste suivante : *chagrin, tristesse, peine, mal, douleur, souffrance, amertume, tourment, affliction, malheur, épreuve, infortune, adversité, misère, détresse*. De même pour la peur : *épouvante, frayeur, effroi, terreur, horreur...* Le professeur pourrait suggérer l'utilisation de quelques-uns de ces mots dans la lettre d'Oury.

3. Une observation dans la nouvelle de Malinconni de certains procédés relatifs à la fonction poétique du langage

On peut faire observer dans la nouvelle de Nicole Malinconni certaines caractéristiques du langage poétique, à savoir

Des mises en évidence au niveau phonique

Des assonances

Un pli de sévérité. C'était resté. Ça le changeait

Des allitérations¹

*Elle disait **que** c'était un jour maudit, ce jour-là, d'avoir dû fuir si vite ; **que** tout le monde courait, **que** c'était un malheur, **que** tous les enfants criaient ; **qu'**elle avait beaucoup d'enfants; **qu'**elle a pensé **que** **quelqu'**un s'était chargé du petit ; **qu'**ils ont tous pensé ça ; **qu'**ils sont partis sans rien prendre, **quasi**. Vite. **Que** lorsqu'ils se sont dit l'un à l'autre : «**Qui** a le petit?», il était trop tard pour retourner ; **qu'**il avait trois mois; **qu'**il s'appelait Samir ; **qu'**elle est revenue aujourd'hui pour ça, **puisque** maintenant, c'est autorisé.*

Des parallélismes syntaxiques

- *Oury, il rêve. Les journaux, ils mentent*
- *Ils vont revenir. Ils vont venir le reprendre*
- *Parce que là où ils vivaient, ça avait cessé d'être chez eux. Aussi. C'était devenu notre zone. Aussi.*
- *Sur cette question-là, je ne pouvais pas faire autrement. Sans cette question-là, elle non plus ne serait pas revenue.*

Des parallélismes métriques

On les a eus. Mais ça va durer.

Des répétitions lexicales

A l'odeur de la maison. C'était une odeur encore tiède (...). C'était une odeur qui appartenait. Une odeur d'étrangers.

L'utilisation du procédé de l'inversion

- *Mon secret, je l'ai donné un an après la guerre d'Oury.*
- *En vingt ans, une langue, ça s'apprend.*

et de l'énumération :

C'était une odeur encore tiède. Elle n'avait pas eu le temps de passer au neutre. Elle sortait des armoires ouvertes, de la nourriture restante, de la cuisson de nourriture, des lits défaits, des tissus aux murs et sur les lits, des vêtements laissés là.

L'emploi de formules brèves, denses

Ici, je n'avais rien vu de la guerre. Rien que l'ambiance du port, pendant les six jours que ça a duré. Un état d'alerte.

C'est ma découverte secrète. C'était.

Elle regardait d'une drôle de façon. Une fouine²

¹ On pourrait parler aussi de répétitions, voire d'anaphores (certaines définitions évoquent la répétition en début de proposition). Il faudrait en tout cas attirer l'attention de l'élève sur l'effet de ce discours à la fois redondant (cf. les répétitions) et elliptique (tout un long drame raconté en phrases hachées). Ce que le discours indirect donne à voir ici, c'est l'émotion de la mère palestinienne racontant son histoire. On l'imagine tremblante, haletante, se dépêchant de tout dire. Se libérant d'un poids énorme. Essayant d'expliquer l'inexplicable, car comment peut-on « oublier » un bébé ? Les élèves, d'ailleurs, ont du mal à l'accepter. La plupart jugeant sévèrement cette mère, ne comprenant pas qu'avec le désordre de la guerre, cela puisse arriver.

Réinvestir 3

Travail de réécriture des premiers jets, finalisation de la lettre.

² Ici aussi, on gagnerait à dégager l'effet produit : le discours semble mimer un soliloque. On suit le cheminement d'une pensée qui procède par à coups, de manière clairement elliptique

Propositions d'activités complémentaires :

- Un journaliste recueille le témoignage de la mère d'Oury et rédige un article. Le journaliste s'appuie sur l'histoire pour dégager une morale (l'article comporte donc faits + commentaires).
- Chaque élève reçoit la lettre d'Oury (version finale) rédigée par un condisciple. L'élève écrit la réponse à la lettre d'Oury qu'écrit l'ami de celui-ci.
- Oral : organisation d'un procès : les parties en cause sont Oury, sa mère naturelle, sa mère adoptive.

Lecture complémentaire

KANAFANI Gh. *Retour à Haïfa*, Sindbad, Actes Sud, 1997.

Cette nouvelle d'un écrivain palestinien est construite sur un scénario très proche de celui du Nom d'Oury.

« Au lendemain de la guerre de 1967, un Palestinien et sa femme reviennent à Haïfa qu'ils ont dû fuir en 1948 lors de la création D'Israël, abandonnant dans la panique leur fils âgé de quelques mois. Ils découvrent alors que leur ancienne maison est occupée par une juive d'origine polonaise dont les parents ont péri dans un camp de concentration nazi. Et que Khaldoum, leur fils, qu'elle a adopté s'appelle maintenant Dov, et sert dans l'armée israélienne... »

(Quatrième de couverture).

Annexe 1 **Le nom d'Oury**

Nicole Malinconi, romancière qui publia en 1986, aux éditions de Minuit, Hopital Silence, nous a envoyé ce récit, inspiré des récents événements en Cisjordanie. « J'ai écrit ceci d'après un témoignage d'un ami palestinien », nous dit-elle. Nicole Malincoli vient d'achever un autre roman, L'Attente, qui paraîtra prochainement chez Jacques Antoine.³

C'est arrivé au printemps. Ici, tout le monde parlait encore de la guerre. Un an après. On disait «Notre guerre», «Notre victoire éclatante». Ici, je n'avais rien vu de la guerre. Rien que l'ambiance du port, pendant les six jours que ça a duré. Un état d'alerte.

C'était une action préventive. On l'avait dit à la radio, dans les journaux, partout : une guerre pour nous défendre contre leur attaque imminente. Porter nos frontières là où elles devaient être. Assurer la sécurité des frontières. C'était ce qu'on disait. Une guerre éclair.

Heureusement que c'était dans nos possibilités, une guerre éclair, car, pendant les six jours et même après, Oury n'avait pas donné de nouvelles. Juste une lettre, avant, qui disait :

- Nous serons sur tous les fronts.

Pendant les six jours, j'avais écouté les informations venant de tous les fronts. Elles avaient toutes la même importance, à cause de la lettre d'Oury. C'étaient des informations très encourageantes sur notre avancée magistrale. Nous les avons pris de court. On racontait que leurs soldats n'avaient pas eu le temps d'enfiler leurs chaussures pour s'enfuir. A pieds nus dans le désert ! On riait. Nous avons une année de vainqueurs. Oury en faisait partie. Il allait avoir vingt ans.

A son retour, il avait dit:

- On les a eus. Mais ça va durer.

Moi, je n'avais pas discuté. Ce qui comptait, c'était Oury, vivant. Je n'avais plus que lui. Une ride lui était venue au milieu du front. Un pli de sévérité. C'était resté. Ça le changeait.

Après son retour, on n'avait plus vécu comme avant. Le port avait gardé son ambiance d'état d'alerte; Oury parlait de l'armée tout le temps. Il disait que nous étions les mieux entraînés. Il disait : «Notre force de frappe». Dans les journaux, on parlait de «notre système de défense». Moi, je n'engageais pas la conversation. Je laissais dire. Je voyais bien que la guerre lui montait à la tête. Je me disais:

- Oury, il rêve. Les journaux, ils mentent.

Je pensais que, dans notre situation, la guerre était devenue une chose normale. Qu'on n'avait pas à s'étonner. Nous avons fait qu'elle advienne. Ça, je le pense depuis mon arrivée ici. Vingt ans avant la guerre d'Oury. C'est ma découverte secrète. C'était.

J'ai compris ça pour la première fois à propos de la guerre quand je suis entrée dans la maison. A l'odeur de la maison. C'était une odeur encore tiède. Elle n'avait pas eu le temps de passer au neutre. Elle sortait des armoires ouvertes, de la nourriture restante, de la cuisson de nourriture, des lits défaits, des tissus aux murs et sur les lits, des vêtements laissés là. C'était une odeur qui appartenait. Une odeur d'étrangers. J'avançais dans la maison sans toucher. Je me disais tout le temps :

- Maintenant, je suis chez moi.

Mais même en le répétant, je ne touchais à rien.

C'est alors que j'ai fait ma découverte secrète. Sur le matelas de la petite pièce : bien au chaud sous les tissus. Je n'en croyais pas mes yeux. Tout de suite, j'ai pensé:

- Ils vont revenir. Ils vont venir le reprendre.

Je n'étais pas encore habituée à penser que, maintenant, c'était trop tard, pour eux.

³ J'ai souligné le texte qui n'est pas communiqué tout de suite aux élèves. La fin de l'histoire pourrait être révélée après le travail final de rédaction de la lettre d'Oury.

C'était chez nous, ici. Alors, j'ai bien regardé ma découverte, je l'ai prise et j'ai vu qu'il était temps de l'avoir trouvée. Même sans expérience, ça se voit vite. J'ai décidé de garder ma découverte secrète, puisque je n'avais plus rien ni personne. Pour plus de facilité, j'ai dit que c'était à moi. C'est à ce moment-là que j'ai compris ce que j'ai compris à propos de la guerre. Je suis restée ici quand même. C'est peut-être à cause de ma découverte que je suis restée. Il a bien fallu que je fasse avec les objets de la maison et les meubles. L'odeur a mis du temps à quitter les murs.

Mon secret, je l'ai donné un an après la guerre d'Oury. Ce printemps-là. Quand ils sont revenus. C'est grâce à la guerre d'Oury qu'ils pouvaient revenir. Grâce aux nouvelles conquêtes. Allez comprendre ça. Parce que là où ils vivaient, ça avait cessé d'être chez eux. Aussi. C'était devenu notre zone. Aussi. Ils avaient des autorisations pour revenir. En tant qu'anciens résidents. La guerre avait fait ça.

Un jour, je les ai vus tous les deux dans la rue. Arrêtés devant la maison. Personne n'avait jamais regardé la maison comme ça. Ils se parlaient à voix basse. Quand je suis arrivée à leur hauteur, j'ai continué à marcher et je suis passée outre. Sans faire semblant de rien. Sous le keffieh de l'homme, j'avais reconnu le pli de sévérité au milieu du front. Elle est revenue seule. Avec son châle blanc sur la tête. Elle a montré, par geste, qu'elle, elle avait habité ici. Des deux mains, elle indiquait que c'était vingt ans en arrière. Je lui ai dit dans sa langue qu'elle pouvait entrer. En vingt ans, une langue, ça s'apprend.

Elle s'est tenue debout, longtemps. Sans toucher à rien. Je ne lui ai pas dit de s'asseoir. Je ne lui parlais pas. Ça me battait à tout rompre, à l'intérieur. À elle aussi. Elle regardait d'une drôle de façon. Une fouine. Moi, je pensais :

- Je saurai me défendre. Elle doit bien sentir que l'odeur a changé. Que ça lui est devenu une odeur étrangère.

Je me disais ça pour ne pas penser à ma découverte secrète. C'est à cause de ma découverte secrète que je l'ai laissé entrer. Sur cette question-là, je ne pouvais pas faire autrement. Sans cette question-là, elle non plus ne serait pas revenue. J'ai attendu qu'elle parle la première. Elle l'a dit d'une traite. Elle parlait vite, dans sa langue. Elle disait que c'était un jour maudit, ce jour-là, d'avoir dû fuir si vite ; que tout le monde courait, que c'était un malheur, que tous les enfants criaient ; qu'elle avait beaucoup d'enfants ; qu'elle a pensé que quelqu'un s'était chargé du petit ; qu'ils ont tous pensé ça ; qu'ils sont partis sans rien prendre, quasi. Vite. Que lorsqu'ils se sont dit l'un à l'autre : « Qui a le petit? », il était trop tard pour retourner ; qu'il avait trois mois ; qu'il s'appelait Samir ; qu'elle est revenue aujourd'hui pour ça, puisque maintenant, c'est autorisé.

Elle était en nage. C'étaient des paroles couteuses. Moi, j'ai pris mon souffle et j'ai dit :
- Maintenant, il a vingt ans. Il s'appelle Oury.

On se regardait. C'était une éternité. Elle avait les mains posées sur la tête. Sur le châle blanc. Puis, elle a fait ce geste de s'approcher, de me prendre les mains. Comme eux savent le faire. Je n'ai plus pensé à me défendre. J'ai dit :

- Oury, ça a été le nom d'un enfant, à Tréblinka.

Alors, nous nous sommes assises pour pleurer.

Quand Oury est entré, il portait son uniforme de l'armée. Il a dit :

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il la montrait de la tête.

Elle s'est levée et elle a dit le nom d'Oury, l'autre, qu'elle lui avait donné avant moi. On aurait dit que ça lui était égal de se faire maltraiter par Oury, mais pas qu'il reste sans répondre à ce nom-là. Alors j'ai vu le regard d'Oury sur moi. J'ai vu l'épouvante dans les yeux d'Oury. J'ai enlevé mon secret comme une peau et je le lui ai donné. Vingt ans trop tard.

Oury n'a jamais donné de nouvelles. Après vingt ans, il n'y a plus de raison d'espérer. Il faut le laisser tranquille, là où il est, à soigner la déchirure. C'était une blessure que je voulais lui éviter. Avec mon secret, je l'ai perdu.

Je pense qu'il a bien fait de s'en aller. Pour lui, c'est le mieux. Au train où vont les choses, ici.

Je vais souvent m'asseoir sur le pas de la porte. Je dis bonjour à tout le monde. J'ai de l'âge, maintenant. Parfois, je vais jusqu'à leur rue. Ils me font entrer chez eux. Grâce à Oury. Eux aussi ont perdu Oury. Chez eux, ça sent une odeur connue.

Nicole MALINCONI, Carte blanche du Soir, le 01-11-1988
Texte également paru dans *Rien ou presque* aux Éperonniers

Avec l'aimable autorisation de l'auteur

Nicole Malinconi est née en 1946 à Dinant. D'origine italienne, elle vit à Namur. C'est son travail d'assistante sociale qui l'a amenée à écrire son premier livre "Hôpital silence" en 1985. Elle obtint en 1993 le prix Rossel pour son roman "Nous deux"

Sa bibliographie:

- *Hôpital silence*, Éditions de Minuit, 1985
- *L'attente*, Éditions Jacques Antoine, 1989
- *Traces*, Éditions de l'Ambedui, 1990
- *Nous deux*, Éditions Les Eperonniers, 1993
- *Rien ou presque*, Éditions Les Eperonniers, 1997
- *Da solo*, Éditions Les Eperonniers, 1997

Hôpital silence et *L'Attente* ont été republiés en 1996 par les Éditions Labor en un volume de la collection Espace nord, avec une analyse de Jean-Marie Klinkenberg. Des extraits de ces deux œuvres et de *Nous deux* ont été adaptés pour le théâtre par la comédienne Nicole Colchat, sous le titre *Elles*, spectacle créé à Namur en mai 1996. Nicole Malinconi travaille actuellement à la maison de la Poésie et au Musée Rops à Namur.

Annexe 2

Morceaux choisis

- Je souffre et je souffrirai encore longtemps.
- Ma vie vient de basculer. C'est un véritable drame...
- Elle m'a appelé Oury, avec dans les yeux de la détresse, de la tristesse à (en) revendre.
- La folie s'est emparée de mon esprit.
- Mon âme, mon corps est déchiré.
- Je dois soigner cette déchirure qui me fait atrocement souffrir.
- Cette découverte m'a ôté toute envie: je ne dors plus, je ne mange plus..., enfin bref, je suis dans un état de désespoir; je ne sais plus où j'en suis, je ne sais plus qui je suis.
- J'ai cru que j'allais défaillir.
- Je t'écris pour te faire part de la tragédie qui me foudroie.
- Je me sens déchiré, je n'ai plus de vie, je n'ai plus de personnalité, ni d'âme.
- Cette haine me poignarde le coeur.
- Je sens cette haine comme une pierre au fond de mon coeur.
- Je commençai à m'énerver et ma mère (...) je voulais l'étrangler. [...] Sur ce, je te dis à samedi, à 17 heures devant la grand-place. Nous pourrons en parler devant un bon Coca-cola.
- La douleur et la haine sont venues en moi.
- Je ne sais plus où j'en suis vraiment.
- J'ai été si choqué après cette nouvelle...
- J'ai l'impression que ma tête va éclater.
- C'est comme si la terre s'était écroulée sur (?) moi.
- Tu comprends ma surprise!
- Je me sens perdu.
- Cela pourrait être hilarant tellement cela est absurde.
- Je me sens mal dans ma peau, car mon corps tout entier hurle à la trahison.

Annexe 3

Textes d'auteurs

1)

Béatrice, une jeune Française de 20 ans, a été arrêtée en Malaisie pour trafic de drogue. Son amant, un Chinois, a dissimulé dans sa valise de l'héroïne. Après plusieurs mois de détention préventive dans une prison, le procès a lieu. Le juge lit la sentence :

- La cour ordonne que vous, Béatrice Saubin, soyez conduite de cette enceinte jusqu'à une prison, puis, de là, vers un lieu d'exécution où vous subirez la peine de mort par pendaison.

Mon coeur se glace.
Le sang s'est retiré de mes veines.
Mes larmes coulent. Seule parcelle de vie dans un être déjà froid.
C'est la fin. La fin du procès.
La Fin.

Béatrice Saubin, *L'Epreuve*, Pocket n° 4150, p. 183

2)

Farah est une jeune Algérienne de 17 ans. Elle vit à Charleroi avec ses deux soeurs et ses parents. A la suite de la fugue de ses deux soeurs, - une faute terrible ! -, ses parents ont décidé de l'emmener en Algérie et de la marier contre son gré avec Hassan. C'est un véritable drame pour Farah qui envisageait de faire des études supérieures. Sept ans après, elle apprend par hasard que sa mère a revu une de ses deux soeurs (pour qui elle a en quelque sorte payé).

J'avais déjà entendu certains affirmer avoir senti leur sang se glacer dans leurs veines, lorsqu'un événement effrayant et tout à fait inattendu survenait dans leur vie. Jusqu'à cet instant, je crus toujours cette phrase imagée, elle est pourtant d'une véracité qu'il est préférable d'ignorer. Dans la canicule du matin, j'eus soudainement très froid. Des frissons me parcoururent de la tête aux pieds. Mes mains, encore mouillées, ne semblaient être gantées de neige. Je les frottais avec acharnement l'une contre l'autre, mais il était impossible de leur rendre un peu de chaleur. Mes jambes se dérobaient. Pour rester debout, je dus m'adosser au mur.

Malika MADI, *Nuit d'encre pour Farah*, éd du Cerisier, Cuesmes, 2000, pp 132-133

3)

Quelque temps après, Farah apprend par Fathia, une connaissance, que ses parents ont en fait renoué avec ses deux soeurs et les revoient régulièrement.

Ce qui se passa dans ma tête ? Je serais incapable de pouvoir le décrire avec des mots. Pourtant comment expliquer ? Il paraît qu'une météorite peut à tout instant entrer en collision avec la terre et anéantir tous les êtres vivants de la planète avant de la plonger dans une nuit polaire de plusieurs millions d'années. Un jour cela arrivera, ce sont les scientifiques qui le disent et ils sont formels. Aujourd'hui ou dans cent mille ans, tout ce que l'homme aura construit patiemment et méthodiquement en plusieurs millénaires, un bloc de corps céleste viendra le détruire, d'un seul coup, un seul. On peut, à peu de chose près, dire que Fathia a été ma météorite. Cela devait arriver, c'était inexorable, aujourd'hui ou dans une semaine, mon esprit devait être anéanti et même s'il avait voulu survivre, il n'aurait pu.

Quel cas avait-on fait de moi ? Fathia continuait de parler. Moi, muette, le regard vide et la logique déjà atteinte, je l'entendais par bribes et morceaux, lorsque le vent lui était favorable et qu'il ramenait à ma présence de plus en plus absente des échos de son monologue. (...) J'étais dans un état de somnolence, comme si une inertie gagnait, sans cesse, une partie de mon corps : une veine, un muscle... L'un après l'autre...

Malika MADI, op. cit. pp. 201-202

4)

Le narrateur est entré dans la partie abandonnée d'un château pour récupérer des documents d'un vieil ami.

Je venais alors de découvrir la seconde des liasses qu'il me fallait ; et je trouvais justement la troisième, quand un grand et pénible soupir, poussé contre mon épaule, me fit faire un bond de fou à deux mètres de là. Dans mon élan, je m'étais retourné, la main sur la poignée de mon sabre, et certes, si je ne l'avais pas senti à mon côté, je me serais enfui comme un lâche.

Une grande femme vêtue de blanc me regardait, debout derrière le fauteuil où j'étais assis une seconde plus tôt.

Une telle secousse me courut dans les membres que je faillis m'abattre à la renverse ! Oh ! personne ne peut comprendre, à moins de les avoir ressenties, ces épouvantables et stupides terreurs. L'âme se fond ; on ne sent plus son cœur ; le corps entier devient mou comme une éponge, on dirait que tout l'intérieur de nous s'écroule.

Je ne crois pas aux fantômes ; eh bien ! j'ai défailli sous la hideuse peur des morts, et j'ai souffert, oh ! souffert en quelques instants plus qu'en tout le reste de ma vie, dans l'angoisse irrésistible des épouvantes surnaturelles.

Guy de Maupassant, Apparition, in *Contes fantastiques complets*, Marabout, BM464, pp 159-168

On pourra faire observer plusieurs choses aux élèves :

Dans le premier extrait, on s'attachera par exemple au style : phrases courtes, y compris nominales mimant l'émotion ; emploi de la majuscule à « Fin ». Au rayon des figures de style, on fera aussi remarquer l'utilisation de la métaphore de la météorite dans l'extrait n° 3 et 4 (« l'âme fond »), de la comparaison de l'éponge dans le texte 4 (rappelons au passage la comparaison secret/peau utilisée par N. Malinconci). Il serait utile d'analyser les champs lexicaux (celui du signifié « froid » domine dans les trois premiers extraits). On notera aussi l'interaction esprit/corps : le choc psychologique se traduit physiquement et c'est l'ensemble du corps qui réagit (cœur, veines, larmes, pieds, mains, jambes, voix, etc.).

Annexe 4

